Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STD2A, veuillez visiter :
bac-std2a.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2021

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Jeudi 17 juin 2021

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 13 pages, numérotées de 1/13 à 13/13

Vous traiterez au choix, l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire de texte (20 points)

Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, 1960.

Dans ce chapitre du roman autobiographique La Promesse de l'aube*, le narrateur vit modestement avec sa mère à Nice. Celle-ci, croisant le roi de Suède qui y est en vacances, se précipite vers lui pour vanter les talents de son fils au tennis – un sport qu'elle rêve de lui voir pratiquer. Le souverain demande alors à son propre entraîneur d'échanger quelques balles avec le jeune homme.*

– Faites quelques balles avec lui, dit-il de sa voix caverneuse. Voyons un peu ce qu'il sait faire.

Le visage de ma mère s'éclaira. L'idée que je n'avais tenu que trois ou quatre fois la raquette de tennis à la main ne la préoccupait nullement. Elle avait confiance en moi. Elle savait qui j'étais. Les petits détails quotidiens, les petites difficultés pratiques n'entraient pas en ligne de compte. J'hésitai une seconde et puis, sous ce regard de confiance totale et d'amour, j'avalai ma honte et ma peur et, baissant la tête, j'allai à mon exécution.

Ce fut vite fait – mais il me semble parfois que j'y suis encore. Je fis, bien entendu, de mon mieux. Je sautais, plongeais, bondissais, pirouettais, courais, tombais, rebondissais, volais, me livrant à une sorte de danse de pantin désarticulé, mais c'est tout juste si je parvenais parfois à effleurer une balle, et encore, uniquement avec le cadre de bois – tout cela sous l'œil imperturbable du roi de Suède, qui m'observait froidement, sous le fameux canotier[1]. On se demandera sans doute pourquoi j'avais accepté de me laisser conduire ainsi à l'abattoir, pourquoi je m'étais aventuré sur le terrain. Mais je n'avais pas oublié ma leçon de Varsovie[2], ni la gifle que j'avais reçue, ni la voix de ma mère me disant : « La prochaine fois, je veux qu'on te ramène à la maison sur des brancards, tu m'entends ? » Il ne pouvait être question pour moi de me dérober.

---

[1] Canotier : chapeau d'été. Dans le roman, le roi de Suède est reconnaissable à ce chapeau.
[2] La leçon de Varsovie renvoie à un épisode précédent durant lequel le narrateur a laissé sa mère se faire insulter sans réagir. Elle ne lui a pas pardonné de n'avoir pas défendu son honneur.

Je mentirais aussi si je n'avouais pas que, malgré mes quatorze ans, je croyais encore un peu au merveilleux. Je croyais à la baguette magique et, en me risquant sur le court, je n'étais pas du tout sûr que quelque force entièrement juste et indulgente n'allait pas intervenir en notre faveur, qu'une main toute-puissante et invisible n'allait pas guider ma raquette et que les balles n'allaient pas obéir à son ordre mystérieux. Ce ne fut pas le cas. Je suis obligé de reconnaître que cette défaillance du miracle a laissé en moi une marque profonde, au point que j'en viens parfois à me demander si l'histoire du *Chat botté* n'a pas été inventée de toutes pièces, et si les souris venaient vraiment, la nuit, coudre les boutons sur le surtout[3] du tailleur de Gloucester[4]. Bref, à quarante-quatre ans, je commence à me poser certaines questions. Mais j'ai beaucoup vécu et il ne faut pas prêter trop d'attention à mes défaillances passagères.

---

[3] Surtout : vêtement ample que l'on portait par-dessus ses habits.
[4] *Le Tailleur de Gloucester* : conte de Beatrix Potter ; *Le Chat botté* : conte de Perrault.

Vous ferez un commentaire littéraire de ce texte en vous aidant des pistes suivantes :

1- Un amour maternel démesuré.
2- Un regard amusé et attendri du narrateur sur son passé.

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, vous traiterez l'un des trois sujets suivants :

A- Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales » I, 31. Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre.
Texte de Tzvetan Todorov, « La découverte de l'Amérique », préface de *Le Nouveau Monde (récits de Amerigo Vespucci, Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera),* 1992**.**

B- Jean de La Fontaine, *Fables*, livres VII à IX. Parcours : Imagination et pensée au XVII^{ème} siècle.
Texte d'Eloïse Lhérété, « Les livres ont du pouvoir », *Sciences humaines*, n° 321, janvier 2020.

C- Voltaire, *L'Ingénu*. Parcours : Voltaire, esprit des Lumières**.**
Texte d'Antoine Lilti, « Lumières. Peut-on éduquer le peuple ? », *L'Histoire,* n° 463, septembre 2019.

A – Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31. Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre.

Texte de Tzvetan Todorov, « La découverte de l'Amérique », préface de *Le Nouveau Monde (récits de Amerigo Vespucci, Christophe Colomb, Pierre Martyr d'Anghiera),* 1992.

Contraction de texte

Vous résumerez ce texte en 195 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 175 et au plus 215 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

À la différence de la découverte géographique, celle des êtres humains ne connaît pas l'alternative simple du faux et du vrai (être ou non près de l'Asie), mais passe par une infinité de degrés intermédiaires, et ne peut jamais être tenue pour achevée. Mais il faut dire que la « découverte » des habitants du nouveau continent sera particulièrement lente et difficile ; elle se heurte en effet d'emblée à plusieurs obstacles de taille.

Le premier, bien sûr, provient de la nouveauté absolue de ce qu'on a trouvé : les deux populations s'ignorent totalement, il n'y a donc pas, au début, d'intermédiaires possibles. La langue des autres est incompréhensible, leurs gestes mêmes sont trompeurs. Au cours de son premier voyage, Colon[1] en fait sans cesse l'expérience, sans toujours s'en rendre compte ; il est néanmoins conscient de la nécessité de former des interprètes, et ramène de force dix Indiens en Espagne ; il espère aussi que les trente-huit hommes laissés à Haïti auront acquis, en son absence, la langue des indigènes. Quand il repart pour son second voyage, il rappelle les Indiens, qui ont entre-temps appris l'espagnol ; mais Pierre Martyr[2] nous informe que sept d'entre eux étaient déjà morts, n'ayant pu supporter le mode de vie européen. Il n'en reste donc que trois. Cependant, dès que le bateau de Colon touche les côtes d'Haïti, ces trois-là s'enfuient et ne reparaissent plus jamais. Quant aux Espagnols laissés sur place, on n'en trouve aucune trace : ils ont été tués et peut-être même consommés !

[1] Colon : une des orthographes possibles de Christophe Colomb.
[2] Pierre Martyr d'Anghiera (1457-1526) : écrivain proche des souverains espagnols, il fut le premier à témoigner par écrit de la conquête du Nouveau Monde.

Plus tard, cependant, nous apprenons l'existence des premiers interprètes : un Indien originaire de la toute première île atteinte par Colon aurait survécu et appris l'espagnol, et il revient pour le deuxième voyage […]. Quant à Vespucci, il transmet de nombreuses informations qui présupposent l'existence d'interprètes, mais ne s'explique jamais là-dessus ; et on voit mal quand, au cours de ces voyages d'exploration où ils ne restent pas longtemps sur place, les navigateurs auraient la possibilité d'acquérir la langue de l'autre. Ce n'est qu'au cours du troisième voyage que Vespucci mentionne deux indigènes qu'on capture pour les amener en Europe et leur apprendre le portugais ; mais comment faisait-on jusque-là ?

Le second grand obstacle à la perception des autres est d'une nature très différente. Les premiers voyageurs (et cela est particulièrement vrai pour Colon lui-même) poursuivent des buts précis, et la reprise ou non des explorations dépend des résultats obtenus jusque-là ; ils portent donc sur ce monde un regard fortement intéressé, et leurs écrits s'en ressentent. Colon doit prouver que ses découvertes seront rentables : donc, la nature de ces terres sera déclarée invariablement magnifique, et il prétendra trouver d'infinies richesses, or, perles ou épices. Quant aux hommes, ils sont avant tout extrêmement craintifs (traduisons : leur soumission ne posera aucun problème) et généreux (il ne sera pas difficile de s'emparer de leurs richesses). Amerigo est intéressé d'une autre manière : son butin à lui, c'est moins l'or que les récits ; il faut donc que les anecdotes pullulent[3], qu'on sourie et qu'on s'émeuve ; et finalement qu'on l'admire. Voilà qui incite à prendre quelques libertés avec l'histoire réelle.

Une autre difficulté provient de ce que, même en l'absence de tout contact préliminaire, il est difficile de se débarrasser de ses préjugés – en l'occurrence, des récits antérieurs. Puisque Colon se croit en Asie, il projette sur les nouvelles terres les souvenirs de ses lectures de voyages antérieurs, ceux de Marco Polo ou des explorateurs antiques. Il entend ainsi parler du Grand Khan, des hommes à queue et de l'île des Amazones. De même, Pierre Martyr veut trouver des confirmations à ce qu'ont avancé Aristote, Pline ou Sénèque ; lui aussi rapporte, mais avec sa prudence coutumière, la découverte des Amazones. […]

L'influence des récits antérieurs et le désir de charmer les lecteurs contribuent ensemble à la production d'un stéréotype puissant : celui qui veut que les habitants de l'Amérique vivent dans l'âge d'or. Colon ne pense pas encore à ce mythe, mais, par les traits qu'il attribue aux Indiens, il en prépare l'apparition : ils vont nus (comme les habitants du Paradis avant la chute) ; ils n'ont aucune religion ; et ils ne connaissent pas la propriété privée, le « tien » et le « mien ». Martyr reprendra les mêmes éléments, mais en leur donnant déjà une orientation précise : les Indiens ignorent aussi les lois, les livres et l'argent ; ils vivent selon la nature, dans l'âge d'or.

779 mots

---

[3] Pullulent : se multiplient.

Essai

Comment surmonter les obstacles qui empêchent les cultures différentes de se rencontrer ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur « Des Cannibales » de Montaigne, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

B – Jean de La Fontaine, *Fables*, livres VII à IX. Parcours : Imagination et pensée au XVII^{ème} siècle.

Texte d'Eloïse Lhérété, « Les livres ont du pouvoir », *Sciences humaines*, n° 321, janvier 2020.

Contraction de texte

Vous résumerez ce texte en 189 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 170 mots et au plus 208 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

Qu'est-ce qu'un livre qui compte dans une vie ? C'est un livre qui résonne et qui nous fait vibrer. Il excite notre pensée, notre sensibilité et notre imagination, comme la vibration d'une corde de violon fait résonner son « âme », cette pièce de lutherie placée au cœur de l'instrument. Il dessille[1] notre regard, intensifie nos émotions, révèle des passions sourdes, attise un feu de souvenirs personnels, nous fait rire, nous console, nous soigne, nous inspire, nous convainc, nous embarque, nous nourrit, amplifie notre vie. Par sa puissance, il laisse une empreinte. « Peu de livres changent une vie, souligne le romancier Christian Bobin. Et quand ils la changent, c'est pour toujours. » […]

Pourquoi certains livres nous parlent-ils autant, au point de nous changer ? Une réponse tient à l'espace-temps qu'ils instaurent. L'expérience littéraire autorise l'exercice de la réflexivité. Dans nos vies denses et hyper connectées, elle ouvre un théâtre en marge du monde, à l'écart de son tumulte et de ses influences, où l'on peut enfin « être à soi » : rêver, penser, se poser des questions, tirer des fils, tisser des liens. Proust évoque finement « le miracle fécond d'une communication au sein de la solitude ». Par le détour d'un texte, dont je ne retiens d'ailleurs qu'une partie qui me convient, je suis renvoyé à moi ; à travers les mots d'un autre, je discute avec moi-même, fabrique des associations d'idées, trame des histoires. Là où l'écran d'ordinateur barre l'horizon, le livre incite à voir plus loin : « Ne vous est-il jamais arrivé, lisant un livre, de vous arrêter sans cesse dans votre lecture, non par désintérêt, mais au contraire par afflux d'idées, d'associations ? En un mot, ne vous est-il pas arrivé de lire en levant la tête ? », interroge Roland Barthes.

Du philosophe Sénèque jusqu'au neuropsychiatre Boris Cyrulnik, nombreux sont les penseurs à avoir conçu la lecture comme un tremplin vers la vie spirituelle. Méditation, rêverie, voyage mental… Les bons livres nous transportent, dans tous les sens du terme. B. Cyrulnik témoigne ainsi du rôle que tinrent les romans pendant son

[1] Dessille : ouvre les yeux.

enfance fracassée par la perte de ses parents et la maltraitance des institutions : ils furent ses « porte-rêves », confie-t-il. Aiguillonné[2] par eux, le petit garçon put s'inventer un monde de beauté et d'affectivité, protecteur et doux. […]

La littérature nous ouvre donc aux autres, tout en nous incitant à un retour à soi. Introduisant en nous de l'ailleurs et de l'altérité, elle nous relie à la longue chaîne des destinées humaines. Lisant, j'investis tour à tour l'existence d'un commissaire de police, d'un amoureux transi, d'un prisonnier, d'une reine, d'une malade ou d'un orphelin. M'identifiant aux personnages, je profère mentalement leur discours, reprenant à mon compte leur phrasé et leurs idées. Je simule leurs aventures, je vibre à leur contact. […]

Selon Marielle Macé, auteure de *Façons de lire, manières d'être,* cette projection mentale explique l'effet puissant de certains récits littéraires. Lisant une histoire, nous sommes amenés à interroger notre style de vie. Qui voulons-nous être ? Quelle place pouvons-nous tenir dans ce monde ? À ces questions, nous apportons des réponses différentes selon les âges et les circonstances de la vie. Dans la solitude de nos lectures, nous voyons surgir des modèles – ou des contre-modèles – pour travailler notre identité et conduire notre existence. « Avec les livres, ce sont d'autres hommes qui nous offrent le moyen d'être homme, c'est-à-dire soi-même, véritablement, dans la communauté partagée », souligne l'historienne Danielle Sallenave.

Le pouvoir du livre est aujourd'hui paré de toutes les vertus. On loue la lecture, on l'encourage, on lui consacre des fêtes et des salons, on en plébiscite les bienfaits sur les enfants. Il n'en a pas toujours été ainsi. La fiction littéraire a parfois été soupçonnée d'amollir le corps, de pervertir les esprits, de dépraver les mœurs, de dérégler les cœurs. Tout pouvoir est ambivalent. […] On peut s'enfermer dans la lecture sans parvenir à s'en nourrir, tout comme on peut détester lire et bien vivre malgré tout.

Qu'est-ce qu'un livre qui compte ? C'est celui qui essaime[3] dans notre âme et notre vie, répond Edgar Morin dans son dernier livre, *Les Souvenirs viennent à ma rencontre* (2019). S'immisçant entre l'existence réelle et la vie intérieure, les livres germinent et nous grandissent.

756 mots

---

[2] Aiguillonné : stimulé.
[3] Essaime : se diffuse.

Essai

L'imagination nous éloigne-t-elle du monde ou nous permet-elle de mieux le comprendre ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur les *Fables* de La Fontaine, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

C – Voltaire, *L'Ingénu*. Parcours : Voltaire, esprit des Lumières.

Texte d'Antoine Lilti, « Lumières. Peut-on éduquer le peuple ? », *L'Histoire,* n°463, septembre 2019.

Contraction de texte

Vous résumerez ce texte en 198 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 178 mots et au plus 218 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

On peut estimer que l'unité des Lumières réside dans la conviction qu'une large diffusion du savoir permettra une amélioration collective des conditions de vie. […] C'est là que réside l'universalisme des Lumières : en théorie, chacun est capable de penser de façon autonome, et le savoir doit donc être destiné à tous, à travers l'éducation et grâce à l'imprimé. […]

Pour l'essentiel, et malgré des divergences sur la façon d'y parvenir, les écrivains des Lumières partageaient le souci de diffuser les connaissances et de s'adresser à un large public. Leur objectif n'est pas tant de convaincre le public le plus large que de lui donner les outils de la critique, c'est-à-dire de contribuer à l'émancipation[1] individuelle et collective. Ce désir d'émancipation, que l'on associe à juste titre aux Lumières, passe donc par le savoir, par la connaissance : celle-ci est un préalable à toute émancipation politique future. Mais une difficulté surgit aussitôt. Si cet accès à l'autonomie est fondamentalement individuel au sens où il implique la capacité de chacun à penser librement, à discerner l'erreur de la vérité, il est aussi nécessairement collectif. C'est un point qu'Emmanuel Kant a bien mis en évidence. Après avoir défini l'*Aufklärung* (« les Lumières » en allemand) comme la « sortie de l'homme hors de l'état de minorité », il précise que cette émancipation intellectuelle est presque impossible pour chaque homme pris séparément, à cause de la force des préjugés. En revanche, « le public », pris comme un ensemble de lecteurs, peut s'éclairer grâce au rôle actif du petit nombre de ceux qui ont su « rejeter le joug[2] » de la tradition et qui pourront, grâce à la liberté d'expression, propager autour d'eux le principe de l'indépendance et de la raison.

[1] Émancipation : libération, action de s'affranchir d'un état de dépendance.
[2] Joug : ici, domination, tyrannie.

Autant dire que les « Lumières » ne se propagent pas spontanément. L'*Aufklärung* est un phénomène social, collectif, historique, qui implique que certaines personnes puissent éclairer les autres, leur montrer la voie, dissiper le prestige des fausses croyances. Ce rôle essentiel des intellectuels (les « philosophes » en France, les *Aufklärer* en Allemagne) est au cœur du projet émancipateur des Lumières. Mais comment s'assurer que ces philosophes réussiront à diffuser leur sens critique, c'est-à-dire les connaissances nécessaires pour juger raisonnablement ?

On pense habituellement que le problème des écrivains des Lumières est qu'ils devaient braver le pouvoir de la censure monarchique et des autorités ecclésiastiques. De fait, Diderot fut emprisonné pendant quelques mois à Vincennes en 1749 et en sortit durablement traumatisé. Rousseau passa dix ans de sa vie à fuir à travers l'Europe, après la condamnation de *L'Émile* et du *Contrat social* en 1762. Mais il était aussi possible, à condition d'être prudent, de publier des ouvrages vigoureusement hétérodoxes[3] tout en jouissant d'une paisible tranquillité, comme le fit le baron d'Holbach, dont les traités d'athéisme étaient publiés anonymement et furent des succès de librairie, sans que lui-même fût jamais menacé.

Plus inquiétant que la censure était le public lui-même. Dès lors que les écrivains ont eu recours à l'imprimé ils sont entrés dans un nouvel espace de communication qu'ils étaient loin de maîtriser et qui s'est révélé bien différent du monde des salons ou de celui des manuscrits clandestins auxquels ils étaient habitués. Le XVIII^{ème} siècle a été marqué par une hausse rapide de l'alphabétisation, du moins dans les villes, une multiplication des livres, des libelles[4] et des journaux, une véritable révolution des usages et des pratiques de la lecture. Or, les écrivains des Lumières n'entretenaient pas une vision idéalisée de l'opinion publique. Certes, beaucoup d'entre eux croyaient fermement aux vertus de l'imprimerie et de la publicité (à entendre ici dans son sens du XVIII^{ème} siècle, c'est-à-dire le fait d'être public, connu de tous). […]

En vérité, les philosophes portaient souvent un jugement plus nuancé, parfois même explicitement pessimiste, sur la formation de l'opinion publique. Si l'essor de l'imprimé leur permettait de diffuser leurs idées, il favorisait aussi l'imitation, l'enthousiasme, voire la crédulité. L'espace public qui prenait forme sous leurs yeux était bien différent de l'espace savant de la République des lettres régulé par le jugement des pairs. Comment s'assurer que les lecteurs lisent les bons livres, qu'ils ne soient pas la proie des charlatans et des démagogues ? Pourraient-ils se repérer dans le flot de livres qui s'efforçaient plus de flatter les goûts du public que de l'éclairer ? « La multitude des livres nouveaux qui ne nous apprennent rien, nous surcharge et nous dégoûte », se plaignait Voltaire dans une lettre à Diderot du 8 septembre 1776.

793 mots

---

[3] Hétérodoxes : qui ne se conforment pas aux idées, aux opinions traditionnellement admises.
[4] Libelle : écrit court dénonçant une personne ou un groupe de personnes.

Essai

N'apprend-on à réfléchir qu'en lisant des livres ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur *L'Ingénu* de Voltaire, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.